



Réception de Caroline Lamarche

DISCOURS D'YVES NAMUR

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 24 OCTOBRE 2015

Madame,

Madame, vous n'êtes pas une femme facile... Vous n'êtes pas une femme facile à persuader, et il aura fallu, à quelques-uns de mes confrères, beaucoup de patience et de détermination pour enfin vous convaincre que votre place était bien parmi nous et, qu'au sein de cette Compagnie, il n'y avait guère de mauvais garçons. Tout au plus un homme d'Église et quelques rebelles : rebelles, par exemple, aux règles de l'accord des participes passés, ou fervents promoteurs des rectifications orthographiques quand d'autres choisissent de mener combat contre l'obscurantisme, le sectarisme religieux ou le négationnisme.

Certes, nous n'avons pu à ce jour vous offrir, dans ce Palais des Académies, ni donjon sulfureux où vous auriez pu vagabonder et fantasmer à votre guise ni siège particulièrement aménagé comme l'était le tabouret de Mira, la fidèle adjointe de votre *Barbière*.

Non, il n'y a ici que fauteuils ordinaires et chaises au confort parfois douteux, mais si heureux de vous accueillir aujourd'hui.

Vous êtes née, ma chère Caroline, le 3 mars 1955, à Liège, ville que vous quitterez six mois plus tard pour gagner les Asturies où votre père, ingénieur des Mines, est appelé à travailler. Vous y resterez jusqu'à l'âge de trois ans et demi, mais vous y retournerez souvent à l'occasion de vacances, d'abord seule, adolescente, puis avec votre famille que vous aviez « gagnée à la cause hispanique ».

Je crois que ce pays, sa langue et Lucia, celle que vous appelez « l'ange de votre enfance », vous auront beaucoup marquée. On en trouve, me semble-t-il, des

traces tangibles dans *La Chienne de Naba*, un récit qui se passe certes au Mexique, mais où une Lucia est présente qui avait connu votre père et votre mère au temps de l'Espagne.

On vous retrouvera plus tard à l'école primaire, à Versailles, et dans la forêt de Rambouillet où vous aimez écouter le brame des cerfs. Sujet d'ailleurs de l'une de vos rédactions pour laquelle votre institutrice vous expédiera un *vous mentez* là où, et je vous cite : « j'ai dévoilé mon émotion la plus intime et, inconsciemment, la plus sexuelle, ce grand mystère brutal et sauvage du rut des animaux sauvages, qui rachète l'ennui des jours, l'inquiétude des nuits et la honte du pipi qui me coulait entre les jambes ». N'était-ce déjà pas là, dans cette rédaction de septième primaire où se croisaient « mugissement des fauves, halètement et choc des bois », que vous affûtiez vos premières armes pour aborder ce qui sera un aspect important de votre écriture, à savoir les ouvrages érotiques tels ces *Carnets d'une soumise de province* ou *La Nuit l'après-midi* ? Nous reviendrons plus tard sur cette question et la réflexion qu'elle suscite.

Mais pour l'heure, attardons-nous encore sur l'un ou l'autre repère biographique pour simplement signaler qu'après un baccalauréat et une licence en philologie romane, vous enseignerez à Liège puis au Nigeria avant de vous consacrer totalement à votre métier d'écrivain.

Comme le répétait volontiers votre maman à chacun de vos anniversaires, il neigeait la veille de votre naissance. Et d'ajouter avec rire : « tu étais une enfant assom-mante » ! Ce message de bienvenue dans l'année a cessé lorsque vous êtes devenue officiellement un écrivain. « En d'autres termes, avouez-vous, j'ai cessé d'être assommante le jour où mes livres ont paru. » C'est à tout le moins ce que vous écrivez dans ce texte publié par la Chaire de poétique (2004) de l'université de Louvain-la-Neuve. Mais faut-il vous croire sur parole et en imputer la faute à ce seul brave médecin (ils le sont tous !) — que vous dites stupide (ils le sont parfois) — simplement parce qu'on vous avait sevrée et qu'il vous fallait désormais manger à la cuiller ?

Quoi qu'il en soit, votre premier mot prononcé semble avoir été *lumière* — peut-être *luz*, comme le disent les espagnols ? — et non papa ou maman.

Vous en conviendrez, chers Consœurs et Confrères, c'était là une belle entrée dans la vie pour qui deviendrait plus tard l'écrivain que nous connaissons et fêtons aujourd'hui.

À propos justement du mot *écrivain* me revient en mémoire un entretien que vous avez eu, il y a peu de temps, avec Axelle Thiry, la responsable de l'émission radiophonique *À portée de mots*. Vous y disiez préférer au mot *écrivaine* que vous trouvez « presque obscène par défaut de musicalité » ou au mot *auteure*, celui de *autrice*. Un terme, si je ne me trompe, déjà utilisé au temps d'Hildegarde Von Bingen.

Autrice, un mot, affirmiez-vous, « dont il faut s'emparer pour faire avancer les choses », nous signifiant par la même occasion combien la cause des femmes, dans un monde encore entre les mains des hommes, était la vôtre.

Et pourtant faut-il que je vous rappelle cet extrait de *La Chienne de Naha* où vous écrivez : « À douze ans j'ai commencé à tenir un journal en secret, peut-être pour me consoler de ne pas être devenue un garçon. Ou parce que écrire est un remède à l'ennui, cette pente savonneuse vers la dépression et le crime » ? Vous souvenez-vous aussi du film de Ken Loach, intitulé *Kes* ? À propos de ce film où un adolescent solitaire apprivoise un rapace, vous avez écrit : « je suis à la fois cet oiseau solitaire qui domine le paysage... et le garçon qui prend soin de lui ».

Vous, un garçon ? Non, probablement pas ! Vous, un écrivain, oui, certainement et puis, comme vous le pensez justement, « être écrivain (plutôt qu'écrivaine), c'est à la fois plus discret et plus net. »

« Surtout, avouez-vous dans cette communication à la Chaire de poétique, je me sens ainsi héritière des George Sand, Virginia Woolf, Karen Blixen, Flannery O'Connor et j'en passe, qui ont conquis, dans un monde dominé par les hommes, le droit d'être *écrivains*. J'aimerais, avant de devenir *écrivaine*, endosser le costume de l'écrivain, qui leur va si bien, et conquérir, en mariant le nom de femme à celui d'écrivain, l'androgynie indispensable à ma fonction. » Et d'ajouter que vous portez, de surcroît, très élégamment la cravate !

Vous, un androgyne ? Peut-être, mais ne le sommes-nous pas tous un peu quand il nous arrive d'écrire et d'espérer toucher le cœur de l'autre ?

Écrire, ce geste solitaire dont vous aurez fait l'essentiel de votre vie, à côté de tous vos engagements : que ce soit à la Société des Gens de Lettres, auprès de sociétés protectrices des animaux ou de l'environnement ou encore au sein de l'Association belge de lutte contre la mucoviscidose. Écrire, reste probablement pour vous, comme pour nous, la manière la plus juste de se mieux connaître.

« J'écris. Je cherche, dites-vous dans *La Chienne de Naha*, la phrase capable de contenir ce que je sais de l'amour, comme une coquille contient son fruit, la note parfaite sur la portée de l'existence. La découvrir serait un bonheur presque égal à celui de se trouver ensemble en équilibre sur un vieux mur, un fleuret de bois à la main, et de parvenir, au même moment, à se toucher le cœur. »

J'avais glissé dans l'un de vos livres, il y a près de vingt ans déjà, plus exactement en 1998, et Dieu seul sait pourquoi, une note de vous, extraite de *Répertoires*, le bulletin de la Société des Gens de Lettres de Belgique dont vous étiez alors la présidente. J'ai retrouvé cet article intitulé *Notre peine bien aimée*. Il me paraît aujourd'hui encore si exemplaire à cerner votre démarche d'écrivain ou d'autrice que je m'en servirai.

Et je vous cite, peut-être longuement, mais cela me paraît utile :

Tout homme crée sans le savoir comme il respire mais l'artiste se sent créer. Son acte engage tout son être, sa peine bien aimée le fortifie.

Ces lignes édifiantes m'ont tiré l'œil sur le fronton de gauche du bâtiment du Trocadéro. Quelques volées d'escalier monumental en contrebas, les têtes d'un taureau et de chevaux dorés à la feuille bondissaient de toute leur encolure vers des bassins d'eau jaillissante. Je me suis dit soudain que si notre art engageait réellement tout notre être, le reste devait suivre : poitrail, dos, ventre et pattes. Ces têtes magnifiques, coupées du reste, m'évoquait ce que nous sommes trop souvent : des êtres que leur acte, loin d'engager tout entiers, confine dans une attitude tronquée, un élan qui ne parvient pas à s'extirper de la terre.

Nous n'existons pas seulement par nos écrits, fussent-ils remarquables et, pour les plus chanceux, remarqués. Le sol autour de nous se dérobera toujours si nous ne prenons conscience que notre art s'enracine dans une époque, et dans les enjeux politiques et sociaux qui la régissent. Enjeux qui bien souvent nous dépassent si nous restons seuls.

Écrire est en effet, avec gardien de moutons, le métier le plus solitaire au monde. Parfois j'aimerais, *et je vous cite toujours*, m'appeler Elzéard Bouffier, berger, et passer ma vie à planter des glands, jour après jour, en ignorant ce qui se passe autour de moi et dans quel pays, autre que celui des nuages et des collines, je vis.

Mais nous ne sommes pas des gardiens de moutons. Dans le monde où nous vivons, il nous faut lutter pied à pied pour notre solitude, ces quelques heures, semaine après semaine, qui nous permettent de planter les semences d'un livre...

Peut-être avez-vous rêvé un jour d'être gardienne ou gardien de troupeaux, comme Fernando Pessoa, mais une chose est certaine, vous êtes entrée en littérature dès 1991. Je conserve ce premier écrit de votre main, un recueil de poèmes publié chez Caractères et intitulé *L'arbre rouge* dont curieusement vous ne faites plus état dans votre bibliographie. Il n'y a pourtant pas de honte, Madame, à être poète, certains d'ailleurs ne savent être que ça ! Qu'à cela ne tienne, voici, pour cette assemblée, un poème extrait de cette première publication :

Creuser

outrepasser la taille

sans savoir si le vent

guérira la montagne

rassembler les brindilles

se refaire une écorce

quand l'aubier mis à nu

croît encore

au mariage de la sève et du bois

et cet autre :

Tu as ri de moi

je ne suis plus quelqu'un

simplement

la porte
qui s'ouvre et se ferme
le seuil
entre ombre et soleil
l'enfant
assis sur le seuil
le jeu
préparé dans sa main
la forêt alentour
et le château au loin
l'invitée au festin

simplement
moi.

J'ai relu ces textes à la suite de *La Mémoire de l'air paru* l'an passé. Et je me suis dit que cet arbre rouge, c'était peut-être cette robe, rouge elle aussi, que vous portiez lors de cette violence qui vous fut faite. Me suis-je trompé ?

Ces premiers poèmes « nés du feu » vous auront offert une rencontre importante dans votre vie, celle de Paul Willems à Missembourg. La dernière pièce de théâtre de Paul Willems, *La Vita Breve*, reste d'ailleurs pour vous un modèle du genre. « Plus brûlante, plus grave et flamboyante, que toutes les autres... serai-je digne d'un tel parrainage ? » vous êtes-vous demandée. Hasard ou pas, vous succédez aujourd'hui à Alain Bosquet de Thoran et ce même siège était, entre 1975 et 1997, celui de Paul Willems en personne.

André Breton avait probablement raison de dire du hasard qu'il était « cette vertu magique de la rencontre » quand de son côté, Jorge Luis Borges aimait à dire de ce même hasard « qu'il s'agissait toujours de rencontres organisées ».

Vous voilà donc assise, chère Caroline, sur un siège qui vous convient parfaitement, même si ce n'est toujours pas celui dont on parle dans *La Barbière*.

Votre seconde publication, *La nuit l'après-midi*, paraîtra chez Spengler en 1995. Une maison d'édition qui ne fera pas long feu, mais vous n'y êtes pour rien, pas plus d'ailleurs que le sujet traité, je puis l'assurer. Le livre sera réédité en 1998 aux

éditions de Minuit, quelque temps après la parution du fameux *Jour du chien* qui, lui, vous vaudra d'obtenir le prix Rossel.

Ce premier roman, *La Nuit l'après-midi*, vous voit cataloguée d'emblée parmi les auteurs de littérature érotique, ce qui m'amène tout naturellement à évoquer cet aspect de votre écriture même si aujourd'hui vous déclarez « ne plus être là-dedans », préférant, et ô combien je vous comprends, qu'on lise aussi de vous d'autres « histoires », vos autres livres.

Je dois bien vous avouer, Madame, n'avoir aucune expérience dans ce domaine particulier et avoir ainsi trouvé en vous, non pas une initiatrice, mais à tout le moins une exploratrice qu'il est bon de suivre dans l'art des plaisirs quelque peu étranges et des portraits sadomasochistes hauts en couleur comme le sera plus tard votre Renarde, l'héroïne des *Carnets d'une soumise de province*.

À nos côtés, écrivez-vous dans *La Nuit l'après-midi*, un coffret ouvert contenait divers instruments : pinces, tenailles, scalpels. Je les regardais avec étonnement et une curiosité sans borne : qui allait m'ouvrir, et pourquoi ? Je tremblais du désir d'être à la merci de ces outils qui écartent les chairs et maintiennent les plaies grandes ouvertes.

Je ne lis jamais le journal des petites annonces, jamais je ne l'achète.

De mon côté, ma chère Caroline, je ne lisais jamais de telle littérature avant de vous connaître, je vous le jure. « Bandeau pour les yeux, liens pour les poignets, fouets de différentes tailles, godemichés, harnais, colliers de cuir » et autres attirails du même genre me sont toujours étrangers même si dans ma bibliothèque se trouvent des ouvrages tels que *La Marquise de Gange* ou *La Philosophie dans le boudoir* de Sade, du *Crébillon* ou *Les Onze milles verges* de Guillaume Apollinaire. Mais la lecture de vos livres, outre le plaisir du style en lui-même, m'aura donné l'occasion de réfléchir à ce qu'étaient les mythologies personnelles d'un auteur, ses peut-être phantasmes et le mot « érotique » dont je savais simplement ce qu'en disait un Georges Bataille, à savoir que l'érotisme est toujours lié à la mort.

Tous ces livres qu'on a rangés, peut-être malgré vous, dans la bibliothèque érotique, sont d'abord des livres qui parlent d'amour et qui, vous le dites vous-même, « révèlent la trajectoire d'une femme de plus en plus autonome. Mira est une femme libre et complice des hommes ».

Ce livre, *Mira*, une sorte de fantaisie cruelle, publié en 2013 aux Impressions Nouvelles, clôt probablement, du moins vous le sous-entendez, vos préoccupations littéraires sur le sujet. C'est une histoire, je crois, à la frontière des genres, comme plusieurs de vos livres d'ailleurs, à la fois érotique mais surtout fantastique de par le sujet lui-même. Un certain Ob dont on ne sait s'il appartient encore au genre humain ou à une quelconque monstruosité célébrée par les anciens, tel le Cyclope d'Homère, Ob envoie depuis son observatoire une lumière intense sur le monde à la seule condition que Mira lui livre quotidiennement des yeux qu'il veut « aussi parfaits que des œufs cuits en gelée ». Mais un jour, Mira, comme vous et la Barbière, se libéreront de la domination d'Ob.

Mais le livre où vous aurez le plus exploré ce domaine est certainement ces *Carnets d'une soumise de province*, publié chez Gallimard en 2004 et édité par la suite dans la collection Folio. « Une passion singulière, aussi ritualisée qu'extrême. Le récit d'une emprise et de sa subversion », peut-on lire en quatrième de couverture. Un livre où le maître et la soumise excellent dans « la maîtrise de l'instrument et du corps, l'art, pour tout dire... », où les raffinements d'une torture inédite s'imposent naturellement comme champ d'écriture.

« L'intérêt pour l'érotisme, avez-vous dit dans un entretien très récent avec Jeannine Paque, c'est l'intérêt pour l'amour, la guerre des sexes, la connaissance par les limites, c'est un lieu passionnant d'observation. »

Je crois personnellement que c'est comme cela qu'il faut lire ces ouvrages qui vous auront permis, j'en suis convaincu, de vous libérer de vous-même, de déplacer peut-être une certaine forme de violence qui vous habite et de prendre de la distance avec ce qui était ou reste, une réelle fascination pour la domination et la soumission. Tout cela fait aujourd'hui de vous, ma chère Caroline, une femme « libre » et, j'en suis intimement convaincu, heureuse d'écrire.

Mais venons-en à ces romans qui vous tiennent probablement plus à cœur que tous les autres.

Le Jour du chien paraît chez Minuit en 1996 et vous consacre comme écrivain. C'est l'époque du Rossel et probablement celle des premières reconnaissances. Celle de notre confrère Pierre Mertens qui écrit dans *Le Soir* : « Caroline

Lamarche nous vient de la poésie et de la nouvelle. D'où sa capacité d'adopter — lyriquement — tous les points de vue, de distribuer à l'infini son regard sur les choses, et de les enchanter naturellement... On est heureux de lire un pareil livre si sobrement compassionnel, aussi généreux que cruel, et dépourvu de toute sensiblerie. » Reconnaissance aussi de Patrick Kechichian dans *Le Monde des Livres* lorsqu'il écrit : « C'est une voix incontestable et forte, très émouvante en beaucoup de pages. »

Souvenez-vous de ce chien qu'auront croisé six personnages si différents les uns des autres : du camionneur au jeune cycliste en passant par le prêtre, celle qui s'en va à un rendez-vous de rupture ou cette Anne et sa mère. Autant de points de vue sur ce qui n'est en soi qu'un simple fait divers, un chien aperçu sur l'autoroute et probablement abandonné par son maître. Mais un chien qui donnera à chacun des protagonistes une leçon sur leur propre condition. Ainsi le prêtre en proie aux tentations de la chair avouera : « un chien fou, un chien perdu, un chien galopant, la mort aux trousses, voilà ce que je suis ». Ainsi cette femme qui crie : « courons, courons, pour échapper à l'Immense Amour » car l'amour, lui semble-t-il, « vous abandonne toujours, ne fût-ce qu'un court instant ». Ainsi cette Anne qui en appelle à sa « pauvre maman qui ne sait pas que tout reste à faire, même quand l'espoir disparaît à l'horizon avec la silhouette d'une bête pantelante ». Autant de personnages en quête d'eux-mêmes, qu'on retrouve parfois d'une séquence à l'autre, comme dans *Les Villes invisibles* d'Italo Calvino ou les *Exercices de style* de Raymond Queneau.

Mais sachez, chère Caroline, qu'un chien vous doit certainement d'avoir été le plus cultivé et le plus grammairien qui soit, toutes races confondues. C'est celui, mi-épagneul, mi-berger, que France Bastia s'était empressée, d'aller chercher au refuge, après avoir lu *Le Jour du chien*. Et, écrit France Bastia, dans son journal à la date du 10 mars 2009 : « assentiment marital obtenu, aussitôt dit, aussitôt fait, Lundi (c'est le nom du chien) quittait le jour même Chastre pour Hamme-Mille, où il allait devenir pendant plus de dix ans le plus extraordinaire et le plus attaché des canins compagnons. Et la vedette à la porte de la superette ! ».

Paraissent ensuite d'autres livres, comme ces nouvelles, *J'ai cent ans*, publiées successivement à L'Âge d'homme puis au Serpent à plumes en 1999. Vous aimez

vous exprimer dans ces formes brèves et vous regrettez souvent que nos éditeurs francophones, à l'inverse du monde anglo-saxon ou latino-américain, soient si peu enclins à publier de tels ouvrages.

Il faut relire ces quinze nouvelles, tantôt réalistes, tantôt fantastiques ; elles sont à coup sûr le lit de vos futurs romans. Et toujours chez vous, « cette subtile ironie, aussi discrète que ravageuse ».

Ainsi, des curés (et je cite) : « ils ont autant de mots à la bouche que ma grand-mère avait d'épingles entre ses lèvres serrées lorsqu'elle me cousait une nouvelle jupe ». Que notre confrère et ami Gabriel Ringlet se rassure, les médecins ne sont pas plus épargnés par Caroline Lamarche. Lisez donc ceci : « Je vous affirmais, pour l'avoir expérimenté moi-même, écrit-elle dans l'une de ses nouvelles, que le fou et le médecin sont en chacun de nous, que le médecin est à la mesure du fou, et qu'à supposer que cette idée vous répugne, viendra un jour, fût-ce le dernier de votre existence, où tout cela vous sera révélé. »

Vent frais par matin clair, un texte bref, publié aux belles éditions du Tétrás Lyre en 2003, m'avait pourtant persuadé, qu'à défaut de parler de ma propre personne, vous portiez une attention bienveillante aux médecins.

« Quand je contemple la vue du Mont Fuji *Vent frais par matin clair* (une estampe d'Hokusai), je pense, écrivez-vous, à mon petit docteur. » Mais avez-vous seulement écouté ses recommandations, chère Caroline ? Vous connaissant, il y a fort à penser que non.

Les hommes d'Église sont finalement mieux considérés que les médecins dans votre œuvre. Ainsi, *L'Ours*, publié chez Gallimard en 2000, met-il en présence un prêtre et une femme qui, elle, voudrait apprendre la chasteté pour se consacrer pleinement à l'écriture. Tout un programme que je ne pourrais personnellement cautionner ni prescrire ici à mes consœurs et confrères. Non, surtout pas la chasteté !

« Le sens de ce livre est évidemment l'épreuve », affirme le prêtre soumis à la tentation. Tentation à laquelle il résistera physiquement en choisissant probablement la fuite. Était-ce vraiment une décision épiscopale qui mettait ainsi un terme à cette passion inaccomplie ? Mais à chaque page, cruelle Caroline, vous

le ferez succomber mentalement, et il y a fort à penser qu'aujourd'hui encore, il en soit tout retourné tant votre héroïne aura été « la promeneuse arpentant le pays du prêtre »... et son chemin de croix. Après tout et je vous cite : « son problème est d'être prêtre à une époque où l'Église ressemble à une entreprise en faillite ».

L'Ours est un livre toujours en extrême tension et il est de toutes vos publications, avec *Le Jour du chien*, *La Chienne de Naha* et *La Mémoire de l'air*, celui auquel je suis peut-être le plus attaché parce qu'il allie avec finesse cet érotisme qui vous habite et une étude remarquable des comportements humains. « C'est, écrit Jérôme Garcin, à la fois une caresse et une brûlure. » C'est, à coup sûr, pour moi, simple lecteur de votre œuvre, un livre remarquable.

Karl et Lola qui paraît en 2007 chez Gallimard, pratique un peu de la même manière : une tension perceptible entre deux êtres, une « passion ironique » écrira la narratrice, ou un amour incestueux, à peine caché mais tout en retenue, entre un frère et sa sœur visiblement masochiste et giflée systématiquement par celui-ci. Deux êtres qui en fin compte ne sont rien l'un sans l'autre, et c'est peut-être bien là la question fondamentale que pose ce livre : comment vivre aujourd'hui pour soi-même ? Et aussi : « pourquoi sommes-nous si tordus, erratiques et sauvages ? ».

Lettres du pays froid qui était paru quelques années plus tôt (Gallimard, 2003), met en scène une jeune écrivaine qui peine à boucler un scénario de film et voyage constamment entre Alexis, un jeune homosexuel suicidaire, une commanditaire étrange et des commentaires de tableaux, ceux de l'artiste mexicaine, Frida Kalho.

« Nous étions, dit l'écrivaine, à propos d'elle et du mari de la commanditaire, deux malheureux, deux trahis. Deux portes battantes, et nos amours au loin. » Un livre traversé par des êtres en souffrance comme le sont généralement vos personnages. Et oui, comme vous le dites dans *La Chienne de Naha*, « Tout est dans les livres, tout, la mort, l'amour, les mères. »

Après *La Chienne de Naha* (2012) dont j'ai déjà parlé, vous publiez en 2014, et toujours chez Gallimard, *La Mémoire de l'air*. Un court roman certes, mais selon

vos propres dires, essentiel, et qui fait désormais de vous une autre femme, délivrée d'un secret difficile à porter.

Ce n'est pas par hasard que vous avez choisi comme épigraphe cette phrase d'Unica Zürn que je cite : « Seul le monologue peut traduire la vérité — qui oserait découvrir son secret à l'autre ? » Vous l'avez fait !

La Mémoire de l'air, où la rêveuse et la morte se ressemblent, évoque les violences faites aux femmes et à la narratrice. Au fil du récit, de nombreux indices sont semés, dites-vous, « pour que cette histoire soit universelle et non seulement celle de l'auteur ». C'est un texte où les choses sont dites, mais avec beaucoup de retenue et sans effusion aucune, « parce qu'il ne faut pas trop en dire ».

C'est l'histoire de la cruauté dans la vie et dans l'amour. Et il faut beaucoup de courage pour affronter la vérité. Vous en avez eu beaucoup, Madame, dans ce livre libérateur, « à la fois lucide et onirique », comme l'écrit Alice Ferney dans *Le Figaro*. Et il y a fort à penser que nombre de femmes se seront identifiées à vous-même et qu'aujourd'hui, certaines parleront peut-être de leurs souffrances ou d'un vécu difficile comme fut le vôtre.

Il est hélas temps, Madame, de prendre congé de vous et je n'aurai parlé ni de vos pièces radiophoniques ni de vos textes pour la scène ni de certaines proses poétiques dont *Enfin mort* publié au Cormier ou *Le Festin des morts* paru au Tétrastyle ni de vos billets à la radio ni de ce livre pour enfant, intitulé *Le Phoque*, ni même de ce recueil de poèmes, *Entre-deux*, paru au Fram où vous dites pourtant en substance que la poésie est tout.

Pour conclure, je voudrais vous donner la parole en citant quelques lignes de vous, parues dans la *Quinzaine littéraire* en août 2004. Il est possible que vous en supprimiez aujourd'hui l'un ou l'autre mot, mais voici ce que vous disiez alors :

« Notre époque ne laisse pas le temps à un auteur de mûrir son œuvre », écrivait Tennyson. Un siècle et demi plus tard, rien n'a changé. Je me considère donc comme une fleur tard venue qui sera tôt fanée, un coquelicot impropre aux bouquets, au milieu d'épis qui prospèrent et servent à fabriquer le pain quotidien. *Fleur d'un jour, fleur de toujours*, je ne sais si cette citation existe ou si je viens de l'inventer. Quoi qu'il en soit, ma vanité y trouve son compte. Mon masochisme,

non. L'ordre est donc bien vite rétabli : on m'oubliera. En attendant, j'aurais écrit, aimé, bondi de surprise en surprise. Ce qui n'est pas la plus mauvaise manière d'attendre que le néant vous fauche.

Croyez, chère Caroline, votre petit docteur : on ne vous oubliera pas de sitôt. Rassurez-vous !

Et, s'il n'y a ici, ni donjon ni fauteuil comme celui où s'était assise Mira (mais nous savons désormais que tout ça vous importe peu, je ne dévoilerai donc point la nature fabuleuse du dit tabouret), il y a ici un siège, dit académique, qui vous attend... et nous vous y souhaitons tous la bienvenue.

Copyright © 2015 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Yves Namur, *Réception de Caroline Lamarche. Séance publique du 24 octobre 2015 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2015. Disponible sur : <www.arlfb.be>